

## Le monde (ou ses mirages) en négatifs

Tristan Malavoy-Racine, *Les chambres noires*, Montréal, Triptyque, 2003, 63 p., 16 \$.

Maurice Soudeyns, *Visuel en 20 tableaux* (proses poétiques), Montréal, Triptyque, 2003, 90 p., 17 \$.

Jean-Yves Roy, *L'Invadé*, Montpellier (Québec), Écrits des Hautres-Terres, coll. « Cimes », 2002, 142 p., 16,50 \$.

Jacques Paquin

Number 112, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37994ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2003). Review of [Le monde (ou ses mirages) en négatifs / Tristan Malavoy-Racine, *Les chambres noires*, Montréal, Triptyque, 2003, 63 p., 16 \$. / Maurice Soudeyns, *Visuel en 20 tableaux* (proses poétiques), Montréal, Triptyque, 2003, 90 p., 17 \$. / Jean-Yves Roy, *L'Invadé*, Montpellier (Québec), Écrits des Hautres-Terres, coll. « Cimes », 2002, 142 p., 16,50 \$.] *Lettres québécoises*, (112), 38–39.

# Le monde (ou ses mirages) en négatifs

*Le poète écrit dans une chambre noire.*

P O É S I E      J A C Q U E S P A Q U I N

TROIS POÈTES CHERCHENT À RETOURNER LA DOUBLURE de la nuit pour en débusquer les mirages ou au contraire pour projeter leurs objets de pensée. Chez Tristan Malavoy-Racine, cela consiste à « exister à tâtons » ; chez Maurice Soudeyns, à capter le laci des contingences et des coïncidences. Jean-Yves Roy, enfin, rédige un « album d'instantanés » à la mémoire d'un poète disparu.

## UN FORMIDABLE GUETTEUR D'OBSCUR

Le second recueil de Tristan Malavoy-Racine mérite qu'on le considère d'ores et déjà comme l'un des meilleurs recueils de l'année. J'ai été tout simplement séduit par *Les chambres noires* dont les courtes proses montrent avec quel art un poète peut explorer une matière pour en renouveler le propos. Cette matière, ce sont les chambres, un espace qui déclenche inmanquablement une série d'associations : « chambres froides, chambres de poupées, chambres d'extase, chambres à gaz » (p. 30), sans oublier, bien entendu, la chambre noire du photographe. Tristan Malavoy-Racine a su amalgamer une quête somme toute assez convenue, la recherche de la lumière à travers les ténèbres, dans un langage très contemporain où le ludisme procède d'un sentiment tragique de l'existence.

*Et si la nuit mordait sa queue ? Spirale imparfaite répétant d'une onde close les mêmes constellations pétries, failles incendiées aux lèvres d'une autre lumière. Le noir cyclique, à peine ponctué, courbé comme tous les poèmes à faire. (p. 26)*

Certains passages font songer à une lecture moderne du célèbre poème de Queneau, vous savez « L'explication des métaphores » où est reprise inlassablement l'image de cet homme « égaré, / Mince comme un cheveu, ample comme l'aurore, / Les naseaux écumants, les deux yeux révulsés, / Et les mains en avant pour tâter le décor / D'ailleurs inexistant » ? L'efficacité de la poésie de Malavoy-Racine tient pourtant à peu de choses, mais seuls les poètes d'exception les possèdent toutes à la fois : un langage neuf, une voix, un propos et une poésie que n'épuisent pas les lectures répétées. Parce que

la poésie de Malavoy-Racine est faite de nappes de sens qui s'exposent et se superposent à mesure que défilent les pages.

Comme semble l'indiquer son premier recueil, *L'œil initial*, que je me promets de lire, c'est le regard qui ouvre la page du poème et qui tâte un décor inéluctablement nocturne à la recherche de la lumière. Mais comme la nuit a ses doublures, l'œil est également double : « un œil renonce à l'ordonnance des lignes, l'autre s'affaire comme un poulpe, patient démailleur des ténèbres » (p. 56). Ces poèmes qui sourdent d'une fureur tranquille ouvrent sur l'enfant qui « tremble nu quand geint le monstre sous le lit » (p. 20) et se bouclent sur la main du poète qui, elle, « ne tremble pas » (p. 63). La justesse des images trouve son équilibre entre la teneur méditative de ces poèmes en prose et l'extrême soin de ne jamais céder à l'immobilisme ou à la pose. La très grande discrétion du sujet n'oblitére pas pour autant ni la matière, ni le corps, ni la mort exposée crûment : « Le jour frémit par touches pendant qu'un soleil blasé picore quelques os recrachés là. Les tiens ? » (p. 59) Le vivre et l'écrire sont conjugués pour révéler des images latentes. Un bijou.

## TABLEAU DES COÏNCIDENCES

Maurice Soudeyns n'est pas né de la dernière pluie. Il publie depuis 1968. De fait, son œuvre se divise en deux périodes, exclusivement poétiques. L'une s'échelonne de 1968 à 1974 (à l'Hexagone et chez l'éphémère et marginal Cul-Q, entre autres); l'autre de 1984 à aujourd'hui, surtout chez XYZ et Triptyque où paraît également ce *Visuel en 20 tableaux*. Les vingt textes en prose qui composent ce recueil mettent systématiquement en scène des personnages et des actions dont on suit en alternance la

trajectoire ou les aboutissements; il arrive que des péripéties se croisent, mais, en général, l'auteur aime bien accumuler des événements qui surviennent simultanément. Mais ce qui porte la signature particulière de



Soudeyns, c'est le souci de la description minutieuse, maniaque même, des gestes les plus anodins ou des objets les plus familiers, sous une avalanche de détails qui brouillent les références. Ainsi cette prose (« L'Écriture ») où sont décomposés méticuleusement, à grands coups de subtils jeux d'équilibre, tous les mouvements de la main, du poignet et du bras sollicités par le tracé d'un crayon sur la page. Cette tendance baroque de la surenchère trouve ses limites : il en découle une tendance à miser un peu trop sur l'effet de surprise. Il faut donc lire ce recueil comme une suite d'exercices de style, avec des résultats inégaux. Mais on ne peut qu'admirer l'art du syntaxier et l'extraordinaire acuité de son observation. Un seul extrait ne peut rendre justice à la manière de Soudeyns parce que la valeur de ses écrits tient à leur unité et à une progression bien calculée.

Voici tout de même un exemple du savoir-faire du poète, tiré de « L'usufruit » : la description d'une table délaissée par ses convives :

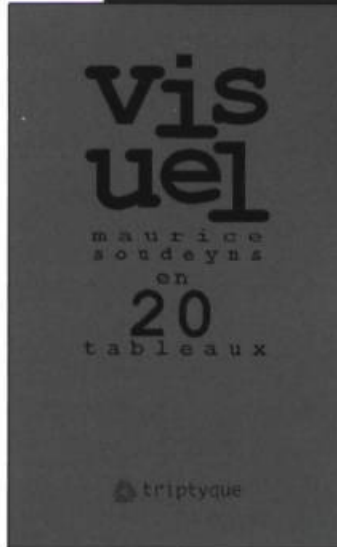
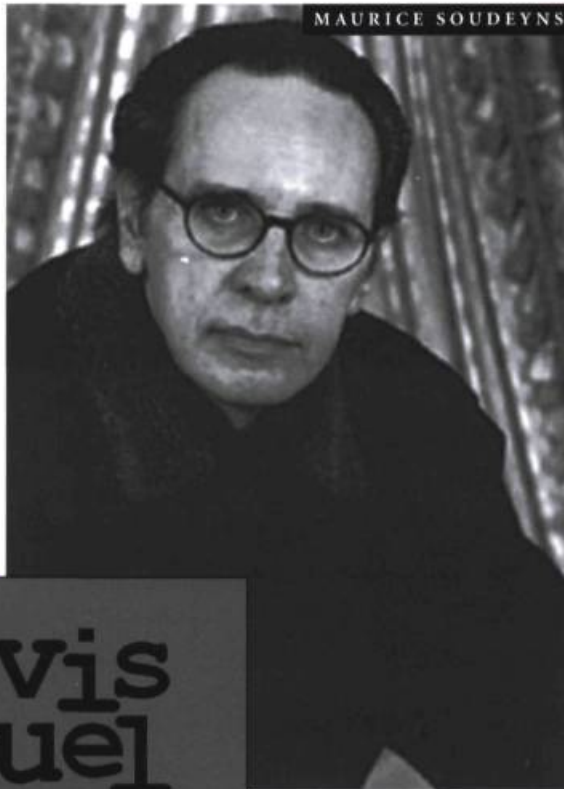
*Depuis le fond d'une pièce à l'avant, un cri intime, si près de l'être, donne à penser que quelqu'un s'y trouve [...]. Mais il ne s'agit que d'un frottement de choses que la passivité instable du bâtiment a légèrement dérangées, comme tout ce qui résiste à l'homme et bouge éternellement, et dont nous n'apercevons que l'essentiel, le palpable. (p. 50)*

De fait, malgré leur forte teneur descriptive, nous avons affaire à des récits. La qualification de « proses poétiques » me semble sujette à caution. Je ne veux pas être tatillon, mais appelons-les, à tout le moins, « poèmes en prose ». Pourquoi diable répugne-t-on à ce point à utiliser cette dénomination qui a pourtant son histoire depuis les *Tableaux parisiens* de Baudelaire ? Permettez-moi d'insister sur ce débat sans doute oiseux, je l'admets volontiers. À la lecture, ces textes me sont apparus comme des récits brefs certes, mais récits tout de même où le désir de fiction est sans doute aussi réclamé que l'effet poétique. Ils pourraient très bien figurer dans une collection de nouvelles. Mais bon, ne boudons pas notre plaisir ; proses poétiques ou non, les textes de Soudeyns méritent qu'on les lise. Nous sommes bel et bien devant un passionné du langage.

## INSTANTANÉS OU ÉCRITURE ÉPARSE ?

Jean-Yves Roy a jusqu'ici publié huit recueils, dont la moitié chez des éditeurs s'adressant à ce qu'on a coutume d'appeler « la jeunesse ». La quatrième de couverture présente la série de poèmes comme un « album d'instantanés ». L'intitulé choisi par l'auteur lui vient du regretté Gilbert Langevin, dont on continue d'honorer la mémoire depuis sa mort survenue en 1995. Jean-Yves Roy, qui était l'un de ses amis, a coiffé son recueil d'un néologisme, « invadé », que lui aurait généreusement cédé le fondateur des Éditions Atys et auteur de chansons marquantes comme « Le temps des vivants » et « La voix que j'ai ». C'est donc

MAURICE SOUDEYNS



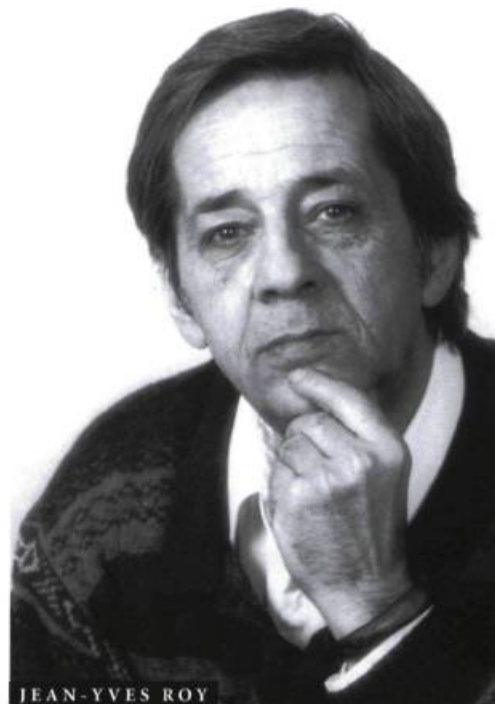
une façon pour Roy de rendre un hommage posthume (un tombeau littéraire en quelque sorte). Mais en affichant ainsi les motivations du recueil, le poète a-t-il conscience qu'il place le lecteur devant un dilemme : lira-t-il les poèmes en essayant de reconnaître des traits, stylistiques ou, qui sait, biographiques de Langevin ? Ou décidera-t-il de s'intéresser à la poésie de Roy pour elle-même ? À mon humble avis, il n'a d'autre choix que de se conformer à cette double lecture :

*Poète idéaliste  
Villon réincarné  
Tu es seul à ta table  
Les amis t'ont quitté  
Et tu bois leur absence  
Entre deux pans de nuit  
Le cœur dans le silence  
De ton corps abruti (p. 82)*

Malheureusement, dans mon cas, l'une et l'autre voie m'ont déçu. Effectivement, la concision des poèmes, leur division en brèves

séquences et les références aux « Bars enfumés / Tripots maudits / Coupes maléfiques » (p. 54) incitent sans doute à des rapprochements avec ce que je crois connaître ou reconnaître de Langevin. Mais pour l'écrivain qui se lance dans cette aventure, c'est un exercice périlleux, et peu de poètes, même parmi les plus grands, s'y sont risqués. Je ne remets nullement en question la facture même des poèmes lus individuellement. Il reste que quelque chose ne passe pas dans cette poésie, qui ne nous rend présentes, je veux dire présentes dans le langage, ni la voix écorchée et pourtant pudique de Langevin, encore moins celle de Jean-Yves Roy, trop portée à mon goût sur la recherche de pathos. À ce propos, l'illustration de la couverture, une lanterne accrochée à une

paillasse, du genre roman à deux sous, malgré son mauvais goût, traduit peut-être les motivations véritables de l'admirateur de Langevin.



JEAN-YVES ROY

